

## Le penseur

Benjamin Biolay

Il regarde le ciel immobile  
Et se demande où sont les villes  
Et l'été naguère invincible  
Qui n'est pas revenu de l'Ouest

Il regarde la mer impavide  
Qui d'un coup d'un seul se débride  
Puis boit la gourde à moitié vide  
Le ciel et l'eau se font des tresses

Il s'empare d'une lame visible  
Puis solennellement désigne  
Le port où s'alignent les grues  
Là où jadis il a vécu

Une forme de bonheur indicible  
Avec sa femme son chien  
Ses filles  
Il se dit je suis encore chaud  
J'aime bien mourir  
Ma non troppo

Puis au cas où  
Je dis bien au cas où  
Il y aurait rien là-haut  
Pourrais-je emmener mon bateau ?

Puis au cas où  
Je dis bien au cas où  
Il y aurait rien là-haut  
Pourrais-je emmener les potos ?

Il regarde la route de l'exil  
Et se demande où vont les îles  
Et les grands oiseaux indociles  
En forme de signaux de détresse

Il rêve des berges du Tibre ou du Nil  
Humant la fumée d'une Dunhill  
Il reste au loin quelques collines  
Allongées dans la brume épaisse

Avant ici il y avait des chenils  
Des grands bourgeois d'une grande ville  
Le confluent le pauvre est nu  
Et le jardin montre son cul

Le déclin était prévisible  
L'humanité si peu sensible  
Mais tant qu'il y aura des bistrots  
Je veux bien mourir ma non troppo

Puis au cas où  
Je dis bien au cas où  
Il y aurait rien là-haut  
Pourrais-je emmener mon bateau ?

Puis au cas où  
Je dis bien au cas où  
Il y aurait rien là-haut  
Pourrais-je emmener les potos ?